

Des Contrebandiers



FRERES DE LA FRONTIERE

par René SIESTRUNCK

Parce que les montagnes sont souvent des frontières, par convention entre les Etats, une des plus anciennes formes de pluriactivité a été, pour les montagnards, de chercher à tirer profit et partie de ces lignes arbitraires. Contrebandier est un métier d'appoint suscité par le partage des massifs, à l'exercice duquel les hommes de la montagne ont mis toutes leurs connaissances du terrain et leurs ruses de chasseurs. Particulièrement actifs entre Suisse et Italie, dans les deux sens, les contrebandiers sont présents dans l'histoire de tout l'arc alpin. La première mention reconnue d'un de ces trafics date des alentours de l'an mil. Mais à des époques où les frontières étaient multiples et les impôts fluctuants d'une vallée à l'autre, selon l'humeur ou l'efficacité gestionnaire et

policière d'un seigneur, on conçoit que le métier ait conservé pour sa survie même ce flou tactique et soit resté dilué mais actif dans les activités économiques et commerciales.

Chercher les cristaux, traquer le chamois et passer des marchandises en fraude, fait appel aux mêmes qualités physiques et à la même intelligence de la montagne. Les cristalliers, ancêtres des guides, ont une longue histoire. (1) Le chasseur, lui, n'atteint la stature du héros qu'au-delà de certaines limites, celles qui font de lui un braconnier. Son combat contre l'animal se double d'une lutte contre la société et ses lois. Le contrebandier laisse encore moins de traces. Pris, c'est un délinquant. Libre, il participe au folklore. On embellit ses exploits, on les romance.

Comment ne pas apprécier - en termes sportifs - le parcours de ce braconnier (2): parti de Cervières en raquettes, il tourne autour du Chenaillet et du Rocher de l'Aigle avant de tuer un premier chamois sur les pentes du Janus. Il suit la harde jusqu'à Roche Noire et Dormillouse, abat deux autres bêtes, redescend sur les Acles et monte dormir au col du même nom. Le lendemain, c'est-à-dire très peu de temps après, il fait le chemin inverse, récupère les bêtes mortes, les cache en bordure de la route, descend jusqu'à "un village où il savait trouver la discrétion désirable" pour y chercher un tombereau dans lequel il dissimule ses proies.

A Névache, selon Rostolland (3), le montagnard est "non seulement pasteur et cultivateur, mais aussi souvent chasseur et, jadis, un

peu contrebandier". Entre Italie et Savoie, la vallée était un carrefour pour le trafic de bétail. Sévères randonnées que celles du père d'Emilie Carles (4) qui à la tête de petits troupeaux, venant d'Italie, faisait de grands détours dans la montagne pour avoir l'air d'arriver d'une foire en territoire français. La répression n'est pas de reste comme le relate un journal de juillet 1888 (5): "Quelques contrebandiers s'étant avisés de surprendre la vigilance de nos intrépides douaniers viennent de payer chèrement leur audace. Nous apprenons, en effet, que 879 moutons ou brebis ont été saisis entre le Galibier et le Mélézet (1), au lieu dit "Vallée Etroite". Continuez, Messieurs de Bardonnèche, ces captures ne sont pas faites pour refroidir le zèle de nos braves douaniers ! La vente de ce troupeau faite à Plampinet, a

produit près de 14 000F".

Au col de l'Echelle, haut lieu de passage pour le commerce, légal ou non, deux commerçants (deux contrebandiers ?) attaqués par deux bandits (deux contrebandiers rivaux ?) firent le vœu, pour leur salut, d'édifier une chapelle s'ils avaient la vie sauve. Ainsi fut bâtie Notre-Dame de Bon Rencontre (6). Dans le milieu du XIX^{ème} siècle, l'inspection des Douanes signale "l'introduction de ballotins de tissus", mais s'inquiète surtout de la "fraude de filtration", c'est-à-dire des menus objets transportés par tout un chacun, fraude que les agents des douanes trop bien intégrés dans les régions frontalières hésitent à sanctionner.

"Au XIX^{ème} siècle, le contrebandier de montagne se fond dans l'histoire de l'alpinisme sportif, généra-

lement sous l'apparence du guide, recevant là une sorte d'investiture et de légalité grâce à sa parfaite connaissance d'une région déterminée, acquise dans l'exercice de sa profession illicite" (7).

Aujourd'hui alors que le contrôle des douaniers à la barrière (qui participe pour beaucoup de la mythologie et du mystère de la frontière) est tolérant dans les limites du raisonnable, de nouvelles marchandises, les stupéfiants par exemple, font à nouveau prendre le risque de la "filtration". Mais les contrebandiers modernes portent des cols blancs et ne fréquentent plus la montagne et ses sentiers. Leurs caches sont maintenant les coffres des banques. Ce sont des spécialistes des réglementations européennes, agricoles notamment, qui parviennent à faire circuler

un chargement de porc ou de beurre, selon le montant des subventions accordées par chaque pays, pour la production ou l'exportation. Réduits à naturaliser des cochons, les contrebandiers ont bien perdu de leur superbe.

D'autres par intérêt ou par "esprit de famille" ou les deux à la fois, font profession de passeurs, de marchands de rêve, pour ceux qui sont en quête d'un ailleurs où survivre. Certains d'entre eux, abusant de la crédulité de leur "voyageurs", les abandonnent dans les nuits sans lune de l'automne, au coin d'un bois ou sur le bord de la route nationale. Ce sont des familles entières turques, tamouls, roumaines, silhouettes endimanchées et portant valises que détaille le faisceau des phares de la patrouille. □ □

(1). R. Canac, L'Or des Cristalliers, 1980.

(2). E. Garambois, Les Braconniers de la haute-montagne, 1954.

(3). H. Rostolland, Névache et la vallée de la Haute-Clarée, p. 48, 1980.

(4). E. Carles, Une Soupe aux herbes sauvages, p. 88-89, 1977.

(5). Repris dans Alpes et Midi, 1er Juillet 1988.

(6). Abbé Louis Romagne, Eglises et chapelles de Névache, p. 50, Gême éd., 1985.

(7). Article "Contrabbando" de la Grande Enciclopedia illustrata, La Montagna, volume III, fascicule 85, 1975.

UN GUIDE BIZARRE

par Giuseppe GIACOSA

traduit par Jean BOCOgnANO

illustré par NIMOS



Il m'est arrivé une fois d'avoir comme guide un homme étrange, agité, volubile, si différent de tous ses semblables que je passai la première moitié du chemin à chercher un prétexte plausible pour retourner sur mes pas, et la seconde, je dois le dire, à me reprocher d'en avoir mal jugé. La façon dont il s'était proposé, son attitude, son vêtement, sa démarche, son accent, sa force herculéenne enfin, vraiment extraordinaire, tout en lui m'autorisait à le tenir en suspicion.

J'étais à l'Auberge du Giomein, à Breuil, dans le Valtournanche, et je voulais me rendre à l'Auberge de Fiéry, dans le Val d'Ayas, où j'avais donné rendez-vous à quelques amis. Le col des Cimes Blanches qui est le passage le plus court, je l'avais déjà traversé plusieurs fois et, comme il demande huit bonnes heures, autant allonger le parcours de deux ou trois heures pour atteindre le Petit Cervin, un des sommets les plus débonnaires du Mont Rose, et descendre ensuite directement dans le Val d'Ayas. Mais pour mon trop gros bagage, il me fallait un mulet qui aille à Fiéry, et pour moi un guide. Or à ce moment-là il n'y avait pas un seul mulet et le seul guide qui était là,

un Suisse de Zermatt, ne voulait pas entendre parler d'un poids pareil. J'allais donc manquer non seulement l'excursion caressée, mais aussi mon rendez-vous. La veille du jour fixé pour mon départ, j'étais au crépuscule sur le seuil de l'auberge, regardant avec inquiétude vers les prairies qui montent en direction du Saint-Théodule pour voir si par hasard n'en descendraient pas des guides ou des porteurs de retour, quand le patron vint me dire qu'il avait trouvé mon homme.

- Vous l'avez envoyé chercher ?
- Il est là.
- Quand est-il arrivé ?
- Maintenant.
- Il vient d'en-bas ?
- Non, Monsieur, de la mon-

tagne.

- Impossible ! Je l'aurais vu descendre, je fais le guêt depuis une heure.

- Celui-ci ne passe pas où passent les autres.

- Pourquoi ?

Mais l'hôtelier ne voulut pas m'en dire plus; il se contenta d'appeler: Jacques !

C'était un bel homme très très grand, bien membré, dans les trente ans; il ruisselait de sueur et les gouttes suivaient des rides profondes qui lui donnaient un visage volontaire, dur et tourmenté. Un grand nez droit, une grande bouche, une forêt de cheveux noirs frisés, une barbe de deux jours.

- Vous voulez aller à Fiéry et monter d'abord au Petit Cervin ?



- J'ai renoncé au Petit Cervin à moins que ce soir n'arrive un muletier qui fera passer ma valise par les Cimes Blanches.

- Je la porterai.

- Alors il me faudra un guide pour le Cervin.

- Ce sera moi.

- Vous voulez porter ma valise là-haut ?

- Combien pèse-t-elle ?

- Disons quatre "myria". (*)

- La belle affaire ! Donnez-moi quinze lires.

Le prix était plus que raisonnable, mais il me



ALORS, IL ME FAUDRA UN
GUIDE POUR LE CERVIN.
CE SERA MOI.

sembla que j'avais affaire à un tranche-montagnes. Je proposai à l'ami de lui montrer ma valise, mais il s'en moqua. Ça ne me plut pas.

- Vous êtes guide ?

- C'est sûr.

- Vous avez le carnet ?

- Non, j'ai le certificat de libération définitive. J'étais dans l'artillerie.

- Comment vous appelez-vous ?

- Le tout pour quinze lires ?

Et il y eut quelque aigreur dans son rire.

- Allons ! Mon nom, je vous le donne gratuitement. Je m'appelle Jacques Balma. Ça vous va ?

Voyant que son sourire ironique ne me plaisait pas, il changea tout à coup de visage et ajouta d'un air profond :

- Trois écus, j'en ai bien besoin, vous savez. Vous saurez me dire demain soir si je les ai mérités.

Et après avoir cherché un moment :

- L'aubergiste m'a dit qu'il vous connaissait depuis longtemps. Renseignez-vous aussi à mon sujet auprès de lui. Je vous salue.

Et il descendit à la cuisine.

Le lendemain nous sommes partis à trois heures du matin. Ma valise à soufflet, bourrée, était pour lui fêtu de paille: il l'avait attachée dans son dos avec une corde et la portait comme un sac. Il marchait léger et vif, sifflant la marche de Flick et Flok sur un tempo de bersagliere. Son allure avait quelque chose d'insolite: je n'aurais



ALLONS ! MON NOM, JE VOUS LE DONNE
GRATUITEMENT. JE M'APPELLE
JACQUES BALMA. ÇA VOUS VA ?

pas pu dire en quoi, mais je remarquais qu'elle était différente des autres. Plus tard je m'en rendis compte: il marchait sans bruit, son pas touchait à peine la terre. Sitôt en route, il s'était mis à discourir, mais soit que je fusse encore endormi ou bien parce que sa présence me mettait mal à l'aise, je ne répondis pas. Il essaya deux ou trois sujets, puis abandonna et se mit à siffler, pressant le pas.

Pour monter au Petit Cervin, on passe le col de Saint-Théodule, col englacé dont l'altitude est facile à se rappeler à cause des quatre 3: 3 333 mètres. D'habitude, quand on part de Giomein on attrape vite le dos herbeux de la montagne et, en haut, on

affronte le glacier là où il est presque plan et, par suite, moins coupé de crevasses. Au contraire mon homme se mit à contourner la montagne par la pente la plus basse jusqu'à ce qu'on ait trouvé une sorte de couloir taillé dans la roche vive, très scabreux et lisse comme une ardoise; il l'enfila sans dire mot et grimpa là-dedans, lesté comme un écureuil. Certes, de cette façon, la montée était plus amusante et plus rapide. Quand on s'aide des mains et des genoux, quand chaque pas demande à être étudié et mesuré, l'esprit distrait ne se rend pas compte de la fatigue; sans compter que le travail accompli devient évident et la hauteur gagnée vous paie de votre effort. Mais, par endroits, le couloir

était raide à inquiéter. Au début, dans les passages les plus escarpés, Jacques se retournait et me tendait la main mais, dans la fraîcheur de mes forces, j'avais repoussé son aide, fier de me mesurer avec la montagne difficile. Alors l'ami s'était mis à marcher pour lui seul, m'abandonnant à mon destin. Il n'y avait jamais danger de mort mais de le voir tout là-haut me contrariait. Quelquefois, tout occupé par mes propres pas, je l'oubliais et quand, ennuyé de me trouver seul, je levais la tête, le couloir était vide jusqu'à son terme. Où était-il passé celui-là ? Sa mine, le choix de cette voie insolite, son allure, ses disparitions mystérieuses, tout me le rendait suspect. J'étais sûr que



l'hôtelier ne m'aurait pas confié à un mauvais sujet mais cela ne suffisait pas à me tranquilliser. Je continuais à monter et comme je levais à nouveau les yeux, le voilà encore à sa place, mais loin loin et ne se souciant toujours pas de moi. J'avais d'abord pensé que le couloir devenait parfois impraticable et qu'il fallait en sortir pour le reprendre plus haut, mais au fur et à mesure que j'avais, je voyais que l'on pouvait toujours passer et même que ça devenait de plus en plus facile. Je lui criai de s'arrêter mais il faut dire que ma voix ne lui parvenait pas et que c'était crier au vent. Si ce n'avait été la

valise, je crois que je serais redescendu sans autre forme de procès. Enfin, je le vis assis par terre à m'attendre. Je le rejoignis de mauvaise humeur; la roche déjà presque lisse était rendue glissante par une venue d'eau et il m'attendait pour me prêter main forte et m'éviter une chute.

- Pourquoi vous éloignez-vous ? Je veux vous avoir près de moi.

- Je m'étais aperçu que vous aimiez être seul et je ne voulais pas vous importuner.

- Pourquoi abandonnez-vous le chemin si souvent ? Que faites-vous à la ronde ?

- Je suis de la race des chiens courants, j'aime flairer



tout autour.

- Bon, maintenant ne me laissez plus.

- Comme vous voulez.

Je cherchai à mon tour à entamer la conversation, mais cette fois c'est lui qui n'y mordit pas. Le soleil s'était levé; lui, il avait enlevé sa veste et la portait sur le bras. A sa ceinture de cuir pendait une hache, instrument inhabituel chez les guides.

- Pourquoi portez-vous cette hache ?

- Je l'apporte toujours.

- Pour quoi faire ?

- C'est comme ça.

Il me regarda fixement et ajouta:

- J'ai aussi un pistolet, regardez.

Il tira de sa poche un pistolet court à deux coups et me le remit en m'avertissant qu'il était chargé. J'eus la tentation de le garder; en montagne, chez nous, personne ne va armé; les pistolets sont un armement de luxe qu'on destine aux salves de joie lors des mariages. Mais je pensai que s'il avait voulu en faire mauvais usage, il ne me l'aurait pas montré et je le lui rendis sans commentaire. Un

quart d'heure après, il me dit:

- Excusez-moi, je reviens tout de suite. Continuez et je vous rejoindrai en deux minutes.

Et en route pour le flanc de la montagne ! Je voulus m'ôter d'un doute et, sitôt qu'il fut parti, je quittai la gorge sur ses pas; je le vis courir jusqu'à une ruine de gros blocs éloignée d'une dizaine de mètres; il se pencha, remua deux ou trois grosses pierres, fouillant par terre, et s'en revint. S'étant aperçu que je l'avais épié, il fronça le front et son regard s'alluma, mais il rassérêna l'un et éteignit l'autre en un instant.

- Je suis allé prendre ce pain et cette croûte de fromage que j'avais déposés hier. Je cours souvent la montagne et

j'y fais des dépôts de vivres.

Il me regarda de nouveau dans les yeux et me dit:

- Vous ne me croyez pas ?

Non, je ne le croyais pas; le pain, il l'avait pris dans sa poche, je l'avais vu, et l'émotion qu'il avait manifestée quand il put craindre d'avoir été surpris devait avoir une autre raison. Je commençais à être vivement inquiet. Il s'en aperçu et devint tout de suite jovial et bavard; il me connaissait, s'étant renseigné sur moi auprès de l'hôte; il savait que j'étais écrivain, journaliste en quelque sorte, et que ce devait être un bel et grand métier, à gagner des sacs de sous. Lui aussi connaissait la vie des villes et lisait toujours les journaux. Il savait aussi que j'avais écrit pour le



IL SE PENCHA, REMUA DEUX
OUTROIS GROSSES PIERRES,
FOUILLANT PAR TERRE.



VOUS NE ME
CROYEZ PAS ?



VOUS AVEZ PENSÉ
DU MAL DE MOI...
JE NE SUIS PAS
UN BRIGAND.



IL LE DÉFIT ET ENTÎRA DES
CIGARES ET DU TABAC.

théâtre -autre mine d'or; mais si j'avais voulu lui prêter attention, il m'en aurait raconté des histoires et fait connaître des coquins !

Ah, vous autres, vous venez ici pour le plaisir de savoir ce qu'est la fatigue ? Si vous saviez ce que c'est ! Et ce que coûte un morceau de pain ! Et il y a des gens qui voudraient vous le voler, mais (et il mit la main sur son pistolet) il y a là le juge, le juré, l'avocat général, le président et tous les accidents de la terre et, s'ils veulent venir, qu'ils viennent: ils me trouveront.

Sa faconde abondante et colérique était celle d'un homme convaincu de quelque persécution continue et acharnée; ses propos étaient hachés, il sautait d'un sujet à

un autre comme poussé par un jaillissement tumultueux d'idées qu'il aurait eu peur de perdre en parlant. Il avait certainement quelque très grand ennemi qui guidait tous les actes de sa vie: tout ce qu'il disait menait à cet homme et roulait en menaces imprécises et obscures, proférées en riant, les dents serrées -des dents très blanches et solides capables de couper en deux un écu. Et au fond de ses yeux, tremblait une inquiétude timide et humble, en plein contraste avec la violence des paroles et qui avait fini par me rassurer entièrement. De cela aussi il s'aperçut et, quand je lui offris un cigare, il me dit: - Vous avez pensé du mal de moi. Je ne suis pas un brigand; venez et vous

comprendrez tout.

Nous étions arrivés aux premiers névés. Le couloir s'était élargi et la montagne alentour n'avait pas un brin d'herbe. Ce n'était qu'une ruine de blocs gigantesques, grands dés luisants comme du métal, à demi enfoncés dans un terrain sablonneux, mouillés par la neige fraîchement fondue et par les suintements du glacier. Il me guida par la main à travers ce labyrinthe jusqu'à une espèce de grotte que formaient deux rochers qui s'opposaient tout en s'étayant mutuellement. Il entra dans le trou à quatre pattes et en ressortit avec un paquet qui ne pesait que peu de livres, enveloppé de chiffons déchirés. Il le défit et en tira des cigares et du tabac. C'était un contre-

bandier.

En revenant de Suisse il disséminait sa marchandise dans de nombreuses cachettes pour que, si jamais..., tout ne tombe pas en même temps dans les mains des douaniers. Quand il eut refait le paquet, il le remit au fond et tourna vers moi un visage rasséréné et confiant. Maintenant qu'il m'avait confié son secret, il n'avait plus rien à craindre de moi.

- C'est mon entrepôt le plus haut; les garde-frontière ne montent jamais jusqu'ici; ils savent qu'à cette altitude il n'y a plus de bergers pour témoigner le cas échéant et que, ici, c'est moi qui commande.

Et ceci est mon aide de camp, ajouta-t-il en retirant



ET CECI EST MON
AÏDE DE CAMP.



L'HIVER, SEUL, PAR LES GLACIERS MORTELS

d'une fissure proche une carabine des douanes.

Un paysan ne peut se convaincre que la contrebande est une action coupable; son sens moral ne va pas jusqu'à la notion des droits artificiels de l'Etat. Il sait que voler et violenter son prochain sont des actes malhonnêtes, mais acheter un objet là où on le trouve à meilleur marché et le revendre là où on le paie cher, il ne peut imaginer que ce soit également malhonnête. L'interdiction d'un trafic si naturel lui semble un

intolérable abus de pouvoir contre lequel il est non seulement permis mais méritoire de se révolter. D'où une haine des plus violentes contre les douaniers, et le ferme propos et la froide détermination de faire le coup de feu à l'occasion. Les douaniers le savent et bien souvent quand ils rencontrent le contrebandier en des lieux rudes et déserts, s'ils ne se sentent pas en nombre pour l'écraser ou s'ils estiment que la marchandise frauduleuse n'a pas une valeur exceptionnelle, ils font

semblant de ne pas le remarquer et passent en regardant ailleurs. Un coup est vite tiré et à cette hauteur un cadavre est rapidement et durablement subtilisé. Le douanier ne rentre pas au quartier, les soupçons pèsent sur le véritable homicide, partout des pelotons qui fouillent les gorges à la recherche du mort, mais de preuves solides, aucune. Sur l'alpe élevée il y a toujours quelque gouffre bien commode pour les avocats de la défense.

Mon guide s'était trouvé une fois, sans arme, sous le tir de deux douaniers et il n'en avait réchappé que par miracle. Une autre fois, sans être vu, il avait d'en haut fait s'écrouler une avalanche de pierres sur deux douaniers qui montaient

la côte et l'un d'eux, en s'enfuyant, avait perdu sa carabine.

- Cette carabine que je vous ai montrée, ajouta Jacques avec un air de triomphe. Mais quelle méchante vie ! Et le gain est maigre, vous savez. Alors il me raconta les traversées nocturnes, l'hiver seul, par les glaciers mortels, chargé comme une mule, les tourmentes qui vous assaillent, vous flagellent jusqu'au sang et vous immobilisent tapi dans un creux de roches, craignant de succomber au traître sommeil de la montagne, le sommeil qui vous glace, imparable avant-coureur de la mort. Oh, il les connaissait ces passages; pas après pas, il en avait compté tous les rochers, suivi toutes les

sinuosités; il avait mesuré l'ouverture de toutes les crevasses, sondé la croûte de neige en forme de pont qui les enjambe. Il savait où on peut accrocher la boucle de la corde pour se laisser descendre le long des â-pic lisses, où la saillie rocheuse suffit au passage, où la roche brisée par la foudre, rongée par les eaux, cède au moindre poids et précipite des avalanches meurtrières. Parmi les guides, il n'avait pas d'égal. Il ne lui fallait pas de corde pour traverser le glacier ni de bâton ferré pour prendre appui. Il prenait la mesure de ses sauts et bondissait avec la sûreté d'œil et de pied du chamois.

- Savez-vous pourquoi j'ai tenu à vous accompagner ? Si vous n'aviez pas voulu de moi,

je serais monté quand même aujourd'hui ici. Oh, ne craignez pas que je fasse de la contrebande quand je suis avec vous; je ne vous ferais pas courir ce risque. Mais un de mes parents, qui s'occupe avec moi au même trafic, n'est pas rentré chez lui depuis huit jours. Je l'avais quitté à Zermatt il y a juste huit jours, il devait rentrer le lendemain et j'ai su seulement hier qu'on ne l'avait pas revu. C'est ce qui m'inquiète. Ces jours-ci il a neigé deux fois sur les sommets et, l'été, qui dit neige dit tempête. Il faut bien que je le recherche, mais je suis pauvre et j'ai une nombreuse famille, je ne peux perdre mes journées. Cherchons ensemble, voulez-vous, Monsieur ?

Bien sûr que je voulais, même au prix de deux journées je le voulais; au Petit Cervin j'y monteraï une autre fois car sur les sommets il était inutile de chercher.

Sur le glacier qui juste après le Théodule monte vers le Breithorn, nous trouvâmes des empreintes.

- Ce sont les siennes, dit Jacques. Ce sont des empreintes de cinq ou six jours et d'un homme seul; elles correspondent. J'espérais qu'il était resté à Zermatt; s'il est monté il est mort.

Nous suivîmes les empreintes plus d'une heure, mais arrivés au plan supérieur, nous perdîmes toute trace. C'était de la neige fraîche, toute vierge et unie. Après avoir tourné sans résultat par



tout le glacier, vers la tombée du jour, le cœur nous manqua, et la force. Nous arrivâmes à l'auberge de Fiéry vers onze heures du soir. La maison était noire et silencieuse, mais l'hôtelier devait avoir le sommeil léger car dès que mon guide l'eut appelé de son nom, il se montra à une fenêtre et dit:

- C'est toi, Jacques ?

- Oui, ouvre.

L'aubergiste, sans bouger, répondit:

- Il est là, derrière la maison, près du fenil; Je descends.

D'un saut Jacques fut à l'endroit indiqué et moi, à tâtons, je l'y suivis. Avant que l'hôte n'arrive, il avait craqué une allumette-bougie et nous vîmes couché sur une poutre un sac fermé, plein, mais tout en bosses et en saillies.



Jacques comprit, moi je devinai au geste qu'il fit. C'est alors qu'arriva l'aubergiste.

- Ils l'ont apporté ce soir; les guides de Gressoney l'avaient trouvé hier sur le glacier de Ventina; aujourd'hui ils sont montés avec les bergers pour le prendre. Demain viendra le juge pour l'acte. Il était assis dans la neige, les pieds noirs de gangrène. Pris par la tourmente, il s'est arrêté, le froid a provoqué la gangrène des pieds, il a dû s'asseoir et il s'est endormi.

Jacques ouvrit le sac, le retroussa jusqu'à découvrir la tête du mort, qu'il baisa sur la

bouche et à qui il fit un signe de croix sur le front avec le pouce. Puis il referma le sac et dit à l'aubergiste:

- Vite à souper, ce Monsieur meurt de faim.

□ □

(*) Pour myriagrammes (40 kg).

"Un Guide bizarre", de Giuseppe GIACOSA (1847-1906) appartient au recueil Novelle e paesi valdostani, paru en 1886. Transhumances a publié "La Mine de Cogne", une autre nouvelle du même auteur dans son numéro 26. □

POUR UNE POIGNEE DE RIZ

par Lucia GUIDA et Silvano MORONI

traduit par Raymond SIESTRUNCK

La profession de contrebandier était une sorte d'excursion sans fin entre le Val Vigezzo et les Centovalli; un ancien du métier raconte quelques aspects de ce monde. Nous parcourrons avec lui les sentiers où l'on "jouait" aux gendarmes et aux voleurs.

Le Val Vigezzo est une merveilleuse vallée alpine qui va du Val d'Ossola aux Centovalli. Ouvert au tourisme depuis près d'un siècle, avec des traditions très anciennes, c'est une vallée dont la beauté a attiré beaucoup de maîtres du pinceau au point de mériter l'appellation de "vallée des peintres". Mais cette vallée, située à la frontière italo-suisse, a une autre parti-

cularité: au cours des siècles elle a vu s'épanouir un métier original, celui de contrebandier. Le contrebandier est celui qui pratique la contrebande, laquelle, selon les dictionnaires, est le passage clandestin de marchandises, notamment des articles soumis à monopole, à travers une frontière ou une limite d'octroi, afin de se soustraire à la taxe d'octroi ou au droit prévu.

Presque toutes les vallées alpines conservent la mémoire de la contrebande et des contrebandiers, mémoire où se dessine une figure plus besogneuse que criminelle, car on cherchait essentiellement par ce métier à nourrir sa famille. Ainsi les contrebandiers et la

contrebande dont nous voulons parler ici relèvent plus d'un monde et d'un climat disparus que d'un rapport à la Loi. M.B., un ami qui a pratiqué le métier durant des années, nous le raconte.

Pourquoi devient-on contrebandier ?

Si on voulait manger, il fallait le faire, parce qu'avant nous déjà les vieux le faisaient; ils transportaient du café. Puis il y a eu un boom pendant la période de guerre et tout de suite après, et pas seulement sur le café, mais un peu sur tout; on portait de la soie, du riz, du mercure, des bicyclettes, des pneumatiques pour auto...

Des bicyclettes ? Comment faisais-tu pour porter une bicyclette ?

On n'en portait pas une mais deux, en les pliant et en les mettant dans un sac plat, bourré de paille du côté en contact avec le dos, afin de ne pas se faire trop mal en le transportant. Mais c'est vrai ce n'était pas commode.

D'où emportais-tu les marchandises ?

Personnellement, en général à Druogno, mais il y en avait qui partaient de Masera, près de Domodossola, avec 30 kg de riz, nous mettions toujours aussi un petit saucisson à vendre, d'environ 3 kg, qui restait à part de ce qui avait été fourni par le "donneur de travail", si on peut l'appeler ainsi.

Où portais-tu tes marchandises ? Avais-tu des endroits précis ?

Généralement, nous allions de Druogno à Cavigliano, à quelques kilomètres de Locarno. Nous déchargions les marchandises et rechargions pour rentrer. On travaillait pour le compte d'un tiers, selon un contrat établi en Italie. Celui qui travaillait à son compte s'arrêtait là où il trouvait à écouler sa marchandise et retournait de façon à pouvoir faire un autre voyage.

Combien rapportait ce métier ?

Je prenais généralement 18000 liras par voyage pour porter 30 kg. Si tu étais capable de porter 40 kg, c'était encore mieux, car les

10 kg supplémentaires étaient pour toi.

Avec qui conclusais-tu le contrat en Italie ?

Ils étaient trois ou quatre à organiser les voyages, à risquer la marchandise. On disait qu'ils étaient de connivence avec la douane. Sept ou huit voyages et un pour les gardes.

Fallait-il des qualités particulières pour devenir contrebandier ?

Non, il n'y avait aucune condition requise. Tu faisais comme j'ai fait moi. J'étais toujours sans un sou en poche et je voyais les autres qui allaient au, aux fêtes, à des repas -c'étaient les seuls divertissements- et alors tu commences à te demander

comment ils s'y prenaient. À force de les voir faire la fête pendant trois ou quatre jours et disparaître pour deux ou trois, tu finis par leur demander comment ils font et s'ils peuvent t'aider. Au début, quand ils t'emmenaient avec eux pour t'introduire dans le milieu, ils te donnaient seulement 10000 liras, au lieu des 18000. C'était comme si tu payais un droit d'entrée. Petit à petit tu devenais un des leurs et prenais toi aussi les 18000 liras par voyage. La contrebande, comme je te le disais, c'était avant guerre et ça a continué jusqu'à il y a six ou sept ans. Quelques uns la pratiquent encore maintenant, avec des denrées diverses, montres et bijoux par exemple, mais ce n'est

plus comme avant. C'est trop risqué et pas très propre.

Que risquais-tu si tu te faisais prendre ?

Si les suisses te prenaient, ils t'emmenaient d'abord à la gendarmerie, te retenaient deux jours et te coupaient les cheveux, puis te relachaient. Les italiens, c'était bien différent. Pour ma part il ne m'ont jamais pris; mais si tu te faisais prendre dans un groupe de six ou sept contrebandiers portant du riz, tu leur donnais une paire de sacs et tu étais libre.

Les suisses t'ont-ils pris ?

Oui, trois fois.

Alors, trois coupes de cheveux ?

Deux. La troisième fois, ils n'ont pas pu. Je n'en avais plus.

Mais pourquoi les suisses cherchaient-ils à te prendre ? Pour eux ce n'était pas une bonne affaire ?

C'était leur travail et ils étaient plus rigoureux. Parfois ils te tiraient dessus. Au pays, un a été atteint aux jambes et un autre a été également touché. Toujours par les suisses. Si tu réussissais à leur échapper une fois et qu'ils te reprenaient, c'étaient des gifles et pas du tout pour rire. Les italiens, au contraire, ne te frappaient pas et ne te tiraient pas dessus. Peut-être qu'ils comprenaient pourquoi tu faisais ce métier.

Comment étaient vos rapports avec la douane ?

Pas mauvais. Il y avait parmi eux des gens qui savaient y faire, aussi bien pour marcher que pour se mettre d'accord avec les contrebandiers. Mais les relations n'étaient pas mauvaises. Quand tu te trouvais avec au pays, tu pouvais les plaisanter. Par exemple, tu leur offrais quelques chose en leur disant: "C'est bon, hein, ça vient de Suisse". C'était dit sans méchanceté et sans haine. On peut dire que chacun faisait son métier pour vivre.

Y avait-il des rivalités entre contrebandiers ?

Pas excessivement, et sûrement pas à l'intérieur

des groupes. Quelquefois entre des groupes de pays différents.

Chaque pays avait son groupe ?

Pratiquement oui, chaque pays avait son groupe, avec son centre de ravitaillement et d'écoulement des marchandises. Pour revenir sur la rivalité entre les différents groupes, si tu étais pris et que tu n'étais pas déjà connu tu pouvais t'en tirer en donnant le nom d'un d'un autre pays, par exemple de Santa Maria ou de Toceno. C'est ce qui m'est arrivé quand ils m'ont pris pour la première fois: on avait donné mon nom. Du coup j'en ai fait autant quand j'ai été pris pour la seconde fois. On peut dire que c'est une des

plaisanteries que se faisaient les groupes. De même, à l'approche d'un passage dangereux où l'on savait que les douaniers se postaient généralement, tu te cachais en attendant qu'un autre groupe passe. Si rien ne se passait, tu pouvais y aller à ton tour.

Y avait-il des méthodes particulières pour tromper la surveillance de la douane ?

Il y avait bien des façons. Quand tu avais reconnu la présence des douaniers en un point de passage obligé, tu envoyais en avant un certain nombre de personnes sans chargement qui, une fois arrêtés, généralement par les suisses, disaient qu'ils avaient passé la frontière pour venir

chercher du travail. Les gardes étaient alors obligés de descendre à leur casernement pour les identifier avant de les relâcher. Ceux qui étaient restés avaient le passage libre, mais devaient descendre le chargement des autres, ce qui était très dur.

En hiver dans la neige, les traces sont plus visibles. Comment faisiez-vous pour ne pas vous faire repérer ?

C'était vrai pour tout le monde. Eux savaient si nous étions passés, et nous si eux étaient passés. S'il se mettait à neiger, tu t'abritais dans un chalet, tu laissais venir un peu de neige fraîche, et puis en route, de sorte que la neige qui tombait recouvre

les traces.

C'était donc un "travail" très dur ?

Oui, mais on s'y faisait. Il y avait aussi des femmes pour le faire, et comme les hommes avec 30 kg. C'était peut-être la maman qui allait à Novare prendre le riz et puis la fille qui se le mettait sur les épaules et le portait en Suisse. On cherchait aussi à faire quelques petits voyages à titre personnel. On gagnait plus, mais on risquait sa mise.

Alors ce riz providentiel faisait un parcours infernal ?

Certains le faisaient venir en gros de la rizerie. D'autres venaient le chercher avec la valise ou le sac de montagne.

Les itinéraires étaient-ils toujours les mêmes ou changeaient-ils ?

Tout dépendait d'où l'on partait. Je partais de Druogno, mais un de mes amis partait toujours de Masera, faisait toute la vallée de l'Agerina, montait à la Larice Secca, sortait de la Bocchetta di Regozzo au col de l'Omo, et puis toutes ces cimes suisses pour entrer peut-être par le Val Grande.

Mais il vous fallait au moins 14 heures ?

C'est sûr. Mais le temps ne comptait pas, parce que tu devais t'arrêter à cause du mauvais temps. Dans la nuit, tu voyais quelque chose bouger alors tu t'arrêtais. Au matin tu t'apercevais que

c'était un arbre, mais tu avais perdu plusieurs heures. Nous avions beaucoup d'hésitations, mais le plus souvent c'est nous qui imaginions le danger. Une fois nous avons mis neuf jours pour faire le voyage, alors qu'on partait à notre recherche...

Combien y avait-il de contrebandiers dans le Val Vigizzo ?

Je ne peux pas dire précisément parce que, peu ou prou, nous l'étions quasiment tous, surtout pendant la guerre et tout de suite après.

Un de Malesco m'a dit avoir apporté en Italie une machine à coudre, meuble compris. C'est possible ?

Certainement. Nous avons

porté de tout: accordéons, pneus, mercure, deux bouteilles à chaque fois, chacune pesant 14 kg.

C'était malaisé à porter ?

Oui, car le poids était trop concentré. C'était plus agréable de porter des cigarettes, malgré le volume plus élevé.

Combien portais-tu de cigarettes ?

Les cigarettes je les portais au retour. J'allais avec du riz ou une autre marchandise et je revenais avec deux cartouches, ce qui faisait deux mille paquets à chaque fois.

Chaque groupe avait son territoire ?

Non, le terrain était libre et

les parcours choisis selon la valeur de ce que l'on portait.

La contrebande existe-t-elle encore ?

Certainement, elle existe encore, mais personne ne la fait plus pour vivre, mais pour s'enrichir. Il n'y a plus de denrées "propres" et c'est naturellement beaucoup plus dangereux.

□ □

Extrait de la RIVISTA DELLA MONTAGNA, n° 109, juin 1989.

PAIX AUTOUR D'UNE POUDRIERE

par Anne GAUTIER

Barnabo est le petit frère du capitaine Drogo du Désert des Tartares (bien que né 7 ans avant lui), comme lui engagé dans un corps armé investi d'une "mission", comme lui voué tout entier à sa fonction, comme lui chargé de protéger un point supposé stratégique d'un intrus supposé ennemi. Sa compagnie de douze gardes forestiers veille nuit et jour sur la Poudrière, dépôt d'explosifs destinés à la construction d'une route qu'on ne construira jamais, à la limite des forêts et des glaciers, là où "aucun garde ne s'est jamais aventuré", sauf quelques illuminés dont l'histoire peuple les soirées d'hiver. Et chacun, plus ou moins secrètement, nourrit l'espoir que pendant son tour

de garde "ils" attaqueront, que c'est à lui que reviendra l'honneur de la capture. "Ils" se montrent parfois, tuent aussi, et allument des feux là-haut, là où aucun garde... "Ils" sont contrebandiers (la frontière est proche), ou brigands échappés de prison, ou voleurs réfugiés sur les hauteurs, qui convoitent les munitions de la Poudrière et disparaissent sans laisser de traces quand on croit les tenir. Et il se noue entre les hommes embrigadés et les hommes sauvages -ils se donnent même rendez-vous d'une année sur l'autre- la même complicité qu'entre le policier et le truand qu'il traque depuis des années, qu'entre le chasseur et le vieux loup qui connaissent chacun les ruses de l'autre,

et qui s'estiment et se respectent plus encore quand l'autre est moins visible, mystérieux et qu'on peut lui prêter toutes les qualités qui permettent de se croire très fort de lui tenir tête.

Barnabo, toujours un peu à l'écart -même au bal du village la musique s'arrête quand enfin il a trouvé une cavalière- comme Del Colle son chef, tué par les brigands et enterré là-haut, (comme si le goût des sentiers rocheux était réservé aux solitaires) est renvoyé de sa compagnie pour avoir manqué à son poste lors d'une attaque, et la honte l'exile de longues années, lui qui seul sait qu'il a eu peur. Quand il revient, c'est pour se retrouver seul fidèle au rendez-vous face aux

brigands, et pour découvrir, comme le capitaine Drogo à la fin de sa vie, comme le colonel Procolo du Bosco Vecchio que son ombre accepte de rejoindre seulement quand il s'est racheté aux yeux de sa propre conscience, que les vraies victoires sont personnelles et que seule compte sa propre estime, quand on a tant quêté celle des autres.

□ □

Dino Buzzati, Barnabo des Montagnes et Le Secret du Bosco Vecchio, 1933 et 1935, traduit par Michel Breitman, Laffont, 1959.

DU COTE D'ASIAGO

par René SIESTRUNCK

Dans leur sac les hommes d'Asiago (au sud-est de Trente, en Italie) emportaient vers l'Autriche des souliers ferrés et des vêtements. Au retour, ils avaient du pain, du sucre, de l'eau-de-vie et du tabac. Le danger c'était l'avalanche sur les versants du Val Sugana. En 1866, l'Italie obtient la Vénétie. Asiago et le Plateau des Sept Communes deviennent zone frontière. Pour les paysans qui avaient des habitudes économiques avec le nord et y trouvaient des emplois saisonniers (dans les mines, la construction des lignes de chemin de fer), le simple commerce devient contrebande.

Tönle, le héros de Mario Rigoni Stern (1), après avoir frappé un douanier est

contraint de se réfugier en Autriche-Hongrie, où il est colporteur d'images, ouvrier agricole. Quand son pécule est suffisant, il revient clandestinement au pays où les carabinieri le recherchent toujours, appelé par la nostalgie "de ce qui se trouvait rassemblé sous les quatre pans de chaume de sa maison". Il ne pouvait résister car "c'étaient des forces supérieures à n'importe quelle volonté, comme la succession des saisons, les migrations des oiseaux, le lever et le coucher du soleil, les phases de la lune".

En 1904, il est amnistié. Sur la frontière, on construit fort après fort. C'est de l'ouvrage pour les hommes du pays, ceux qui n'ont pas émigré au

Tyrol ou en Amérique. Le 23 mai 1915 commencent les échanges d'artillerie entre les batteries des deux côtés de la frontière. Le combat va aller se rapprochant et s'intensifiant jusqu'à faire du plateau un charnier et un désert. Des années après la fin de la guerre, des paysans se livreront au dangereux travail de récupération des métaux. Après la Deuxième Guerre Mondiale, comme le "gisement" n'est toujours pas épuisé, ces ferrailleurs-démoneurs s'équiperont de détecteurs magnétiques (2). Les livres de Rigoni Stern sont peuplés de ces personnages malmenés par l'histoire, victimes de ces accidents politiques que sont les frontières, quand on va au terme de leur expression: la

(1). Mario Rigoni Stern, *Histoire de Tönle*, Verdier, 1988. Traduit de l'italien par Claude Ambroise et Sabina Zanon Dal Bo.

(2). Rigoni Stern le raconte dans *La Chasse aux coqs de bruyère*, Denoël, 1964. Traduit par Georges Piroué.

(3). Citons également "Tristes pâturages du plateau d'Asiago", *Le Monde Dimanche*, 28 août 1981; *Uomini, boschi e api* (Hommes, bois et abeilles) et un entretien avec Alberto Papuzzi, "Una voce dall'Altopiano", *Rivista della Montagna*, n° 58, septembre 1983.

police et la guerre, la déportation, l'évasion. Ils n'ont pas d'autres exigences pour être romanesques, sans insister. Mario Rigoni Stern lui-même est en tous points conforme à ses créations et à sa propre mémoire. Né en 1921 à Asiago, engagé en 1938, il a fait la guerre en France, en Grèce, en Albanie et en Russie. Prisonnier des Allemands en 1943, il s'évade d'Autriche et rentre à pied chez lui, par les chemins de Tönle. Depuis il n'a guère quitté le plateau. Il a même été employé au cadastre, jusqu'en 1969, ce qui est une garantie de sédentarité. Son livre *Le Sergent dans la neige* (1953) qui relate son expérience de la guerre est devenu un classique en Italie (3). □ □

ITINERAIRES VAUDOIS

par Gérard BILLAUDEL

La région briançonnaise, en particulier la vallée de Vallouise et le Queyras, ont été à partir du XVI^{ème} siècle, un refuge pour les communautés religieuses minoritaires. Après la Révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV en 1685, ces mêmes régions devinrent vite un piège pour ces hommes et ces femmes, convaincus de leur foi, et qui subirent une véritable persécution. La seule solution restait pour eux la fuite vers la Suisse et l'Allemagne.

Le Queyras, zone de transit
Les nombreux passages possibles par le Briançonnais et le Queyras incitèrent des Protestants extérieurs à ces vallées à rejoindre leurs coréligionnaires installés sur

place afin de préparer leur fuite. Cela provoqua un mouvement de personnes relativement important par les différents cols donnant sur l'Italie, les Etats de Savoie, les Escartons d'Oulx et de Val Cluson.

Ces Huguenots et Vaudois après un temps plus ou moins long de résistance passive se résignèrent à gagner des pays voisins où les nouvelles religions étaient bien admises, comme la Suisse et l'Allemagne.

Les itinéraires

Le Queyras représentait un point de départ idéal pour cette fuite. En effet, vu le nombre de passages possibles, il s'avérait trop difficile aux autorités de contrôler tous les cols en

même temps. La plupart des fugitifs venant par le sud, après être passés à Gap, Embrun, Guillestre et Château-Queyras, se retrouvaient à Ristolas. Abriès était évité car il semble que les contrôles y étaient particulièrement sévères. A partir de là, les itinéraires pouvaient suivre des directions différentes vers la frontière, suivant le pays qui était le but à atteindre, suivant la période de l'année ou le guide choisi.

Un des passages les plus utilisés fut le col de Turres (ou des Thures). Un sentier muletier y passait et cet itinéraire permettait d'éviter le col de Montgenèvre, d'accès facile, mais qu'empruntait la route militaire vers Turin, et donc trop

surveillé. Le col de Turres ne menait pas directement à l'étranger, mais vers le Pragelas alors français. Villaret dans le Val Cluson est fréquemment cité dans les listes suisses comme lieu d'étape pour les Queyrassins. Les documents de l'époque mentionnent comme autre itinéraire souvent choisi le col de la Croix, plus au sud. Mais si le lieu d'étape visé était Villaret, il aurait été absurde d'utiliser ce col, car il aurait alors fallu franchir à trois reprises une frontière bien gardée. Sur le versant est du col de la Croix, se trouvait de plus l'ouvrage savoyard de Fort Mirabouc, qui commandait ce passage; ce fort servant également à surveiller les Calvinistes piémontais, les hommes de

garde étaient sûrement choisis parmi les catholiques authentiques originaires de l'intérieur du Piémont, et non parmi les adeptes ou les sympathisants du Protestantisme. Ceci n'exclut pas que, spécialement vers la fin de l'hiver, avant que la maréchaussée n'y ait organisé une surveillance régulière, le col de la Croix ait été choisi comme passage le plus pratique vers Turin. Si les ponts du Guil et le col de la Croix étaient gardés pendant les mois d'été et d'automne, les fugitifs pouvaient néanmoins, de nuit, à travers les bois et les pâturages de Varenq éloignés des habitations, atteindre, sous la conduite d'un homme du pays, tous les points de passage proches de la source

du torrent du Bouchet.

Parmi les nombreux sentiers sillonnant le territoire d'Abriès et de Ristolas, ceux qui n'étaient pas surveillés furent précisément ceux utilisés par les groupes en fuite. Les bergers qui les guidaient, habitués à la montagne, connaissant la région et de toute confiance, trouvaient toujours le moyen de se faufiler. Dans le Haut-Queyras, il s'agissait de sentiers qui normalement n'étaient et ne sont praticables qu'une fois la neige disparue.

Sur environ cinquante kilomètres de crêtes bordant le Queyras au nord et à l'est se trouvaient une dizaine de points de passage qu'il n'était pas possible de barrer de façon hermétique en même

temps. Ces cols étaient le col de Turres (2757 m); le col de la Mayt (2708 m) qui fut utilisé par des fugitifs protestants dès 1562; le col Saint-Martin (2658 m); le col de Malaure (2522 m); le col d'Urine (2508 m), praticable à cheval; le col de la Croix (2273 m); le col de la Traversette (2914 m); le col Agnel (2746 m), conduisant de Fontgillarde à la vallée de la Varaita; le col de Saint-Véran (2850 m); le col Blanchet (2893 m).

Ce qui est à remarquer en particulier concerne l'altitude toujours élevée des passages utilisés. Cela donne une idée des difficultés que pouvaient rencontrer les fugitifs, souvent peu habitués à la montagne, traqués, ayant tout laissé derrière eux. Le

Référence: E. Bellon, Dispersés à tous vents, Gap, 1981.

rôle de leurs guides fut primordial pour la réussite de leur entreprise. Des bergers remplissaient souvent cette fonction. Quelques Protestants eux-mêmes se spécialisèrent en tant que passeurs. Particulièrement sûrs, courageux et habitués à la montagne, ils restèrent sur place, certains pendant plus de 15 ans, pour montrer les chemins et les passages aux fugitifs arrivant de la vallée de la Durance. D'autres revinrent après leur fuite pour chercher leur famille. Ceux-là étaient des guides bien plus dignes de confiance que les gardes-frontières catholiques auxquels, même après les avoir achetés, on ne pouvait pas toujours se fier. □ □

TRANSHUMANCES 28

Frères de la frontière	1-2
Un Guide bizarre Nouvelle de Giuseppe GIACOSA	3-9
Pour une poignée de riz Témoignage d'un contrebandier	10-14
Paix autour d'une poudrière A propos de Buzzati	15
Du côté d'Asiago A propos de Mario Rigoni Stern	16
Itinéraires vaudois	17-18
Illustrations de NIMOS	

TRANSHUMANCES, revue saisonnière, paraissant depuis 1978, généralement deux fois l'an, est publiée par l'association du même nom, sise au Rosier, 05100 Val-des-Prés

Dépôt légal à parution

Directeur de la publication: René Siestrunck

Comité de rédaction: Luc Marchello, Marc Pascal, René Siestrunck

Imprimé par Imprim'Vite, 26 rue de Valserrès, 05000 Gap

ISSN 0182-3108

Abonnement pour 4 numéros: 40 francs

Soutien: 100 francs. CCP 247 38 D Marseille

DES CONTREBANDIERS

